Fribourg et le monde

Autor(en): **Reynold, Gonzague de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **3 (1957)**

Heft 10

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-847471

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

GONZAGUE DE REYNOLD

FRIBOURG ET LE MONDE

(extraits)

V

Le Mythe de la Terre et de la Rivière

La terre fribourgeoise rassure parce qu'elle chante.

Elle chante par la voix de ses cloches : cloches des églises, cloches des troupeaux.

Mais n'allez pas croire qu'elle ne fait que chanter.

Elle travaille, elle peine avec sa compagne la rivière.

Avec sa compagne la rivière, il lui arrive aussi de se disputer, car la rivière veut lui donner son congé.

Cela fait un dialogue à voix basse, mais que j'entends bien.

La Sarine dit à la terre :

« Je veux naître : sous la glace aux reflets verts, « écoute ma source respirer. »

Et la terre dit à la Sarine :

« Sors du rocher. »

Et la Sarine dit à la terre :

« Je sors. Mes premières ondes descendent, glacées « encore, au soleil, entre les séracs et les cailloux. »

Et la terre dit à la Sarine :

« Je veux savoir quelle est ta force : je t'oppose la « résistance des rochers. »

Et la Sarine dit à la terre :

« Je me suis faite torrent : j'ai bondi par-dessus « l'obstacle des rochers. Je me repose en parcourant les « pâturages en fleur. »

Et la terre dit à la Sarine :

« Tu as repris de la vigueur : essaie de franchir « l'obstacle des forêts. »

Et la Sarine dit à la terre :

« Je le franchis de cascade en cascade, blanche au « milieu des sapins noirs. »

« Je suis une rivière maintenant, une rivière qui « descend des préalpes aux collines. »

« Et l'horizon s'élargit devant moi. »

Et la terre dit à la Sarine :

« Es-tu si pressée de me quitter, lorsque j'ai tant de « travail pour toi ? »

« Je t'oppose un dernier obstacle, et c'est moi-même, « la terre. »

Et la Sarine dit à la terre :

« Il m'est aisé de m'ouvrir un chemin sinueux à « travers toi. »

« Tu n'es point une terre dure, tu n'as pas un cœur « de rocher. »

« Regarde : je te creuse si profond que l'on me croit « rentrée, disparue, absorbée par ta grande soif. »

Et la terre dit à la Sarine :

« J'ai grand soif parce que je travaille dur et qu'il « fait chaud : alors tes eaux baissent. »

« J'ai aussi grand besoin de toi ; il faut pourtant que « je te donne congé. »

« Dès ta naissance, dès ta source, ton désir fut vers « le fleuve qui portera tes eaux à la mer, vers le fleuve « dont les eaux larges et puissantes se heurteront aux « grandes vagues de la mer, là-bas, dans les plaines « du Nord, dans les plaines que ronge la mer, dans les « plaines que les hommes doivent défendre contre la « mer. »

« Va vers ton avenir qui est le fleuve et ses villes, « va vers ton éternité qui est la mer. »

« Mais tu me reviendras par ta source qui ne tarit « point. »

« Tu renais tous les jours là-haut, tu meurs tous les « jours là-bas. »

« Les rivières passent et les terres demeurent, et le « ciel est toujours le même au-dessus. »

VI

Le Mythe du Fœhn et de la Bise

Hier, il a fait trop chaud, il a fait trop clair. Vers le soir, des nuages sont arrivés, des nuages qui annonçaient le changement de temps. Bruns avec les lueurs de sang sous le ventre, ces nuages avaient l'apparence de dragons. Alors je me suis dit : la tempête est pour cette nuit.

Et la tempête de fœhn s'est levée cette nuit.

Zzzzzzzz, zououououou, zou !

Zououououou, zzzzzzz !

Au matin, comme je n'avais pu dormir, j'ai décidé de me venger et de marcher contre le fœhn jusqu'à l'angle occidental de la forêt.

Le fœhn m'attend à la sortie de ma maison et la bataille commence.

Zouououou, zzzzzzz, zou !

Mon chapeau roule devant moi, je laisse mon bâton choir ; les pans de mon manteau me frappent au visage, la main du vent me décoiffe, me tire en arrière par les cheveux.

Est-ce que le fœhn va me prendre pour me jeter dans la Sarine ou dans le lac de Morat, ou pour me déposer assis sur mon toit ? Je suis rien tant pesant, vous savez ?

Pour avancer, il faut que je baisse la tête : comme un lutteur qui se ramasse pour lancer un coup à son adversaire.

Nain qui lutterait avec un géant : je vais tâcher de me sauver en passant droit entre ses jambes.

Zou !

Je suis passé : le géant reste immobile ; sans doute, il me cherche et regarde autour de lui.

Zou !

Je le vois très bien : il fait plus de bruit qu'il n'est terrible ; il a de la peine à souffler.

Il est nu ; mais sa barbe, rousse comme le feu sous la marmite, le couvre tout entier, jusqu'aux genoux.

Barbe rousse, cheveux blancs. Sa narine droite souffle de la poussière, sa narine gauche souffle de la neige. Il a de la peine à souffler, et ses yeux pleurent, pleurent, et ses yeux pleurent de la pluie.

Il est très jeune et très vieux, il n'est pas si méchant qu'il n'est fou.

Zou !

Accalmie.

La poussière est retombée ; il en flotte encore un peu au ras de la route.

Le fœhn a soufflé si fort que j'en suis tout étourdi. Le paysage tourne autour de moi, à m'en faire mal au cœur.

La moitié du paysage est dans l'ombre, dans le soleil l'autre moitié ; une ombre d'hiver, un soleil d'été.

Zzzzzzzzz, zououououou...

Le vent, qui a repris haleine, recommence à souffler.

Et les cercles se remettent à tourner — vertige — dans une averse de pluie.

Cette petite pluie n'abat point le grand vent, au contraire :

Zzzzzzzzz, zououououou...

Tout est gris ; je ne vois plus rien à travers les raies obliques, sauf, à l'occident, le halo jaune d'un soleil en train de s'éteindre dans l'eau.

Le halo grandit, il se déchire, il laisse passer un rayon ; pluie et soleil ; c'est le diable qui bat sa femme.

Le diable, c'est le fœhn qui souffle maintenant par saccades : zou ! zou ! zou ! comme s'il donnait de grands coups.

Et le bruit — goutte ! goutte ! goutte ! — le bruit de cette gouttière, à l'angle de ce toit sous lequel je me suis réfugié, ce sont les larmes de la femme, qui est la terre.

Une odeur de pierre mouillée, de labour et de fumier.

Il a cessé de pleuvoir et le fœhn a cessé de souffler.

Il n'est plus qu'un nuage qui s'allonge, s'étire, se déforme et se défait.

Alors Madame la Bise est venue, sèche et péremptoire, avec son grand balai blanc.

Gonzague DE REYNOLD.

★ ★ ★

« Fribourg et le monde », par Gonzague de Reynold. A la Baconnière. Neuchâtel.

Il a bien raison, le Maître de Fribourg, de présenter lui-même son livre. Qui donc connaîtrait mieux que lui sa ville, qui établirait mieux que lui cet accord entre poésie et histoire ? Qui aurait la prétention de pénétrer mieux que lui le dessein de son œuvre ?

« Pour atteindre l'âme de Fribourg, ni la géographie, « ni l'histoire, ni la facile et périlleuse psychologie ne « suffisent : il faut encore la poésie, le mythe. On trou- « vera tout cela réuni dans ce livre, qui est ma manière « à moi de célébrer le huit-centième anniversaire de « notre Urbs condita. En somme, il s'agit bien d'un « cortège, il s'agit aussi d'une procession », dit Gonzague de Reynold.

...Oui, recopier sa présentation, c'est se sentir immédiatement pris au charme, c'est tout laisser pour plonger dans le livre et relire...

S.

LES LIVRES

« Cévennes », texte d'André Chamson, de l'Académie Française. Dessins de Géa Augsbourg. A la Baconnière. Neuchâtel.

C'est sur l'itinéraire jadis parcouru par l'écrivain écossais Robert-Louis Stevenson qu'André Chamson retrouve, au cœur des Cévennes, le chemin qui l'emmène au plus profond de ses souvenirs, à la vieille maison des Bressous, près de laquelle vécurent ses arrière-grands-parents, et où il a trouvé un refuge pendant l'occupation. Contrepoint poétique, nostalgie, amour de cette vieille terre de l'Aigoual, l'art d'André Chamson est à la mesure du monde qu'il décrit et que Géa Augsbourg évoque en d'excellents dessins, lavis, croquis...

★ ★ ★

« Beaujolais », par Robert Moisy. Introduction de Yves Gandon. Commentaire de Louis Orizet. A la Baconnière. Neuchâtel.

« Le Beaujolais, c'est l'éclat de rire de la table », cela est si vrai que l'on sent que c'est à sa gaieté, force et fraîcheur, que les auteurs ont puisé la verve, l'érudition, le pittoresque, leur ayant permis de traiter de si heureuse façon l'histoire vivante du vignoble fameux. Morgon, Chirouble, Saint-Amour, Juliénas, Fleurie ! Et puis : Romanèche-Thorins, Arbuissonas, Saint-Symphorien-d'Ancelles... toute la gamme, toute la lyre. A la vôtre ! Messieurs Moisy, Gandon, Orizet, bravo !

★ ★ ★

« Vertige sur le marais », roman de Georges-Emile Delay. A la Baconnière. Neuchâtel.

Les pages inspirées, belles, souvent déchirantes, de ce roman, se situant dans la sphère supérieure de l'âme humaine, s'achèvent sur la septième symphonie de Beethoven. Aboutissement logique d'un long conflit entre l'aspiration au divin et l'emprise de la passion : renoncement, mais survivance de l'espoir. Amère au cœur, chère à l'esprit, consolation trouvée chez Kierkegaard, Rilke, les Prophètes... Un beau livre...

★ ★ ★

« Eau douce », roman de Pernette Chaponnière. Julliard. Paris.

C'est au bord du Léman, un soir d'orage, que se joue le drame à trois personnages réels et symboliques à la fois : la mère encore jeune, encore belle, blessée par la vie, l'homme qu'elle aime et qui l'aime, la fille qui exige pour elle et pour elle seule l'amour de sa mère, et qui, naturellement, une fois l'homme disparu, mort, va vers l'amour...

Un style simple, efficace, le cheminement au sacrifice sans phrases — prévisible et fatal — de la mère, est — la mort même, aidant — dans la « norme ».